

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 13

Autor: [s.n.]
Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés au Conteur Vaudois que les remboursements seront pris à fin mars.

Sommaire du Numéro du 27 mars 1920. — Enterrements de jadis (*Petit-Senn*). — Lo Vilmo DÈVESÀ : Ouna pouete mancatouche (*Luc à Dzaquité*); Resse et toupin. — La bonne vieille Suisse. — Des héros. — Le langage devant les tribunaux. — En voyage. — FEUILLETON : La Fée aux miettes (*Ch. Nodier*) suite.

ENTERREMENTS DE JADIS

par *Petit-Senn*.

UN enterrement est la place d'armes où la parenté se retrouve dans les moments critiques; là se rapprochent des cousins souvent fort peu accoutumés à se trouver ensemble; là se rencontrent des personnes qui n'avaient pas visité le défunt longtemps avant son trépas, si même ils l'avaient jamais vu. L'arbre généalogique commande seul en pareille circonstance, et fait battre à la famille un rappel obligé. Ses branches indiscrettes et gourmandes, qui, dans la maison du mort, n'ont jamais fait l'ornement d'un repas ou l'agrément d'une soirée, viennent s'entrelacer autour de sa bière: car on a envoyé à ces parents qu'on ne voit qu'à la rue, et dont on ne se souvient qu'après un décès, pour première carte d'invitation, un papier entouré de bandes noires, où on les prie de *marcher à l'honneur* de M. tel ou tel, honneur qui n'est pas aussi réel pour les héritiers directs que le lubigre imprimé le porte.

Ces braves gens, tout fiers d'honorer un trépassé qui, vivant, les méprisait peut-être, arrivent l'œil morne, la figure montée au diapason de circonstance. Il est plaisant de voir ces faces contrites qui mangent des biscuits de la manière la plus dolente, et avalent des verres de vin d'un air sentimental. En conscience, peut-on exiger que leurs regrets d'avoir perdu une personne qu'ils ne connaissaient presque pas puissent retenir leur appétit et leur soif funéraires?

Le cortège se met en marche, les premiers rangs sont silencieux, mornes; la conversation naît et s'éveille au troisième ou au quatrième; l'honneur, soit les amis ou parents plus éloignés suivent, et parmi eux, les fonds publics, la politique, les intérêts particuliers, dominant un entretien dans lequel la mémoire et les qualités du défunt ne jouent qu'un rôle secondaire, et qu'on appellerait au théâtre les *grandes utilités*.

Il arriva qu'à certain enterrement un parent, souffrant de la goutte aux pieds, s'arrêta au corps de garde de la porte Neuve, ne pouvant aller plus loin. Là, pour abrégier le temps et distraire sa douleur, il se mit à jouer un cent de piquet avec le chef du poste, officier de sa connaissance, en attendant le retour du convoi; mais les cartes charmèrent si bien la tristesse du gouteux, que lorsqu'il crut rejoindre son poste funèbre, il se jeta étourdiement dans les rangs d'un autre convoi qui entraînait, dont pas un membre ne le connaissait et où il ne connaissait personne.

Il s'imagina un moment que le chagrin avait décomposé la figure de ses nouveaux parents; mais ceux-ci, choqués de voir cet intrus qui leur tombait

des nues, lui ayant fait apercevoir son erreur, il regagna son logis riant de sa méprise, malgré sa tenue tumulaire.

Voilà la bande noire rentrée au lieu d'où elle est partie; le plus triste de la cérémonie est fait; les figures, sans être riantes, sont moins barbouillées de mélancolie, tirent moins sur le deuil, et l'on se réunit autour de la table des comestibles sucrés, dont un peu d'exercice fait sentir tout le prix.

Les verres alors se remplissent mieux et se vident plus souvent, les pyramides du pâtissier reçoivent un échec profond, la conversation s'anime. Dans pareille circonstance, et à semblable moment, j'ai entendu parler un assistant de la manière la plus lucide sur la méthode d'empêcher les vins de graisser et sur le collage.

Enfin la famille se sépare; les cousins des branches négligées saluent leurs parents, auxquels, au lieu de dire au revoir, ils pourraient presque dire au premier mort. Le vin qui s'est bu balance, et au-delà, les larmes qui se sont versées; et, comme le disait un homme de beaucoup d'esprit: « C'est le défunt qui, à coup sûr, fait la plus triste figure de tous les conviés à la cérémonie. »

* * *

Après ces lignes de *Petit-Senn*, l'anecdote suivante, qui est empruntée au *Conservateur suisse* du doyen Bridel:

Dans une partie de nos Alpes, l'usage des oraisons funèbres s'est conservé: quand il s'agit d'un homme du peuple, elle se prononce au cimetière même, et c'est le maître d'école de la paroisse qui remplit cette fonction. Un de ces orateurs populaires a fait dernièrement, aux Ormonts, le discours suivant qui mérite d'être conservé par son laconisme. Penché sur la fosse, il a dit:

Mes frères! de celui que nous venons d'ensevelir, les uns disent du mal, les autres du bien: croyez-moi, laissons-le là.

Aussitôt il se tourne, sort du cimetière, et tout le convoi le suit à la maison du défunt où, selon la coutume, le repas des funérailles les attendait.



ONNA POUETE MANCATOUCHE

SAMI à Djabrelet étai et l'è onco on grô païsan. Du la dierre lai dian *To-va-bin*, po cein que ne pào pa dere pipète sein dere *To-va-bin* du que l'a vindu sa dzaillé dou cein cinquanta pice, lou lacî treinte lou litre, écépra, écépra. Assebin faut vère son établlio avoué sé chi vatze, sé duvé modze et sè traî modzon. Tot cein roncellia mimeron ion. Et lè z'éboiton! Ein arrevein, lai a le quatre pllie grô (sein veindu ora), ein aprî lai a on verrat que l'an batîsâ *Guelliaumo*, ein aprî lai a la gouda (don la trouie) que lai dian la *Sophie*, et pu au fond chi à sa caïenet que san ma fâ dza prào grassouliet, le pllie grô lai dian *Tino*.

Dévan lou bounan, Tot-va-bin et sa Lisette (don sa fenna) dèvesavan on matin, dévan dé sé levâ, dé

lào trin, dé la dierre, dei carté dé pan, dé riz, dé sucro, et dâi novallé carté que van fèrè, don la carta dé café et cliaque de graisse.

Tot-va-bin fâ dinse à la Lisette:

— Te sâ, mon petit ugnon, se te vaô, l'annaie n'a pas pi tan maô éta, se te vaô, no fô fèrè boutzéri, mâ bin adrâ. Ora que la gouda l'è pienna, no fau tiâ Guelliaumo, no lo veindrein aô chercutié de la Grenette, pu lou mîmo dzo no farein tiâ assebin Tino, l'è tot dzouvenou, et no lou garderein por no. Se l'è d'accô, ma Lisette, no preindrein ion, dou, trai, tia-caïons, po que cein seyo vito réduit.

— Quin vaô-tou preindro? lai fâ la Lisette.

— Belî, qu'è m'nami, vau prào revenî du Bire po on dzo, pu ie derai on mot aô valé à Poussine, que lai s'entein destra; pu, po leu aidi: « Pique-Tout sarâi benèzé de veni on dzo pé chaôtré. »

— Va que sâi de, lai fâ la Lisette.

Lou dzo dévan Tsallandé, no traî gaillâ van sailli Guelliaumo du tan que Tot-va-bin bevessai on écoulelletta dé café avoué sa fenna; mâ mon Pique-Tout ne s'è-te pas trompé dé porta, et à l'avi que la Sophie vâo sailli, ran!... on coup d'atzon l'a fôtia lé quatre fé ein l'ai, pu Belî va queri Tot-va-bin.

N'a pâ zu mé on pi déin l'éboiton que sé aperçu de la mancatouche et ye fâ dînsé:

— Eh, té bourlâi-pi po dâi caïons, se ye ne m'ân pas tiâ ma trouie!

Tot-va-bin n'a pa décoléra dé la dzornâ.

Luc à Dzaquité.

RESSE ET TOUPIN

Monsu dâo *Conteu*,

Vo no z'ai contâ on iâdzo cliaque dâo dottou qu'avâi aôbliâ la grelottire dé sa cavale, que m'a fâ lou gaillâ a été rudamein remotscha avoué son toupin. Cein mé remouso dé iéna que sé passâie lai a bin onna cinquantanna d'annaie su la plliace dâo Mothi.

Lou menistré Théo no z'avâ on bocon sereinga, lai avâi Pied-fin, Badin, Fratze et Prunô, que dèvesâvan ein saillèsein dâo prizdo. Lou sonneu, Napoléon, va vè leu, et Prunô lai fâ dinse:

— Di-vâi, Napoléon, va vâi demandâ aô menistré porquie dian que l'è la pllie granta resse dé la perrote?

Mé bourlâ se ne va pas lo lai demandâ.

— Qui l'a dit de me demander ça, mon ami? lai fâ lou menistré.

— C'est ceux-là, là-bas.

— Eh bien, va leur dire que c'est parce que je n'ai affaire qu'à des bûches!!

Dé ratze-pi, Napoléon, qu'ère on bocon simpliet, lè zu l'è fèrè la comechon. Le quatre lulu ne s'ein san pas bragâ, dé cliaque. *Lo mîmo.*

On pays ounique. — Un Vaudois et un Italien travaillant dans le même chantier étaient en conversation:

— L'Italie, disait le fils du midi, l'est on beau pays; l'est lou berceau dou soleil, dou ciel bleu, des z'orangers.

— Oh! dis-voi, y n'est pas plus beau que le nôtre, que le canton de Vaud!

— Si... si... l'est on pays ounique. Cé nous, tout le monde il est riche.

— Tout le monde est riche, tout le monde est riche, c'est bon à dire. Alo, qui est-ce qui travaille?

— Qui est-ce qui travaille?... Les povres zens pardi!

P.